

# EN FAGNE ET THIERACHE

Revue paraissant  
Quatre fois l'an.



## PRESGAUX

CERCLE D'HISTOIRE REGIONALE

15<sup>e</sup> année

1982

Tomes 57 & 58  
(Partiellement reproduit)

## A FINNEVAUX PENDANT LA GUERRE 1914 – 1918

*H.G. DUBOIS nous communique quelques pages des souvenirs inédits de son frère Joseph Dubois (1898-1979).*

*Ils forment un tableau très finement brossé de l'existence d'une famille citadine, repliée pendant « la grande guerre » à Finnevaux (Houyet), en même temps qu'ils fixent les différences sociales encore profondément tranchées dans le milieu villageois d'alors.*

*« Le Guetteur wallon » (no 3, 1980) a déjà publié des extraits des mémoires de Joseph Dubois ; cet ecclésiastique avait la passion de la généalogie et il a laissé de nombreuses notes généalogiques et historiques, dont a été tiré, après sa mort, un petit volume intitulé : «Verviers, Stavelot, Malmedy, Floreffe. Liens familiaux ».*

« ... La maison, elle aussi, a beaucoup changé dans ses abords et son aménagement intérieur. En 1914, malgré certaines améliorations faites lors de son achat, elle n'était nullement disposée pour un séjour hivernal prolongé, encore moins pour un hiver de guerre avec ses restrictions inévitables. On prête à S. Thomas l'idée qu'un certain bien-être est nécessaire à la pratique de la vertu et, de fait, la promiscuité ne favorise pas les bonnes mœurs ; on pourrait ajouter qu'un certain confort est indispensable, en milieu fermé surtout, au support mutuel et à un travail intellectuel sérieux. Ce confort manquait absolument, comme il manquera encore à Vencimont pendant la deuxième guerre avec les mêmes inconvénients.

L'éclairage devint peu à peu rudimentaire. Les bonnes lampes à pétrole à globes de verre coloré durent bientôt être reléguées au grenier ; après avoir brûlé dans d'ingénieux appareils le peu d'essence trouvé à Ferage hors de la cachette à laquelle on n'osait toucher et qui fut évidemment violée dans la suite par des chercheurs moins scrupuleux, on en était réduit à des veilleuses de suif et des lanternes à carbure ; un produit employé pour s'éclairer à vélo, mais peu approprié à un usage domestique ; la flamme obtenue ne jetait qu'une faible lueur ; le bec s'encrassait rapidement ; il fallait à tous moments le déboucher avec un bout de fil de fer ; l'odeur du carbure refroidi était nauséabonde. Le soir venu, il fallait donc se grouper autour d'un unique lumignon, ce qui ne favorisait guère le recueillement réclamé pour une lecture suivie. Le chauffage posait un autre problème. On avait dû condamner la galerie, qui ne possédait pas de cheminée ; et renoncer bientôt à occuper le fumoir dont l'âtre s'était révélé insuffisant à procurer une chaleur convenable ; on rôissait par devant, mais on frissonnait dans le dos ; on se réfugia pour finir autour du poêle de la salle à manger autour duquel on se serrait pour la soirée.

Pendant la journée, on se dégourdisait les jambes par quelques marches à pas accéléré, dans la campagne et, chaque matin, on sciait à la main deux ou trois mannes de bois ; le charbon était naturellement introuvable ; le bois, on se le procurait facilement ; mais il n'existait pas de scie circulaire et il fallait se mettre à deux pour le débiter en rondins de la longueur voulue. Un second poêle brûlait à la cuisine occupée par les deux servantes flamandes amenées d'Anvers ; Romanie, la cuisinière et Hilda, la femme de chambre ; le service de table se faisait par un guichet pratiqué, comme dans un couvent, entre la cuisine et la salle à manger : rien n'était changé aux habitudes bourgeoises d'alors, ni à la séparation des maîtres et des «sujets ».

C'étaient deux braves filles qui ne quittèrent Finnevaux qu'en 1917, l'une pour rentrer chez ses parents à Zele, l'autre pour aller au couvent.

Comme il fallait épargner combustible et carburant, on se résignait à monter se coucher très tôt, chacun le bougeoir à la main et muni de cruchons, les chambres de l'étage étant naturellement glacées ; on n'y allumait du feu que le samedi pour y prendre un tub, à défaut de baignoires ou de douches ; et il fallait être deux pour le vider. Le savon se raréfia ; d'innombrables ersatz le remplacèrent qui firent la fortune des profiteurs de guerre pittoresquement désignés et montrés du doigt sous le nom de Barons Zeep ; la lessive, - la buée – se faisait à la cendre de bois, à l'ancienne mode. A ces inconvénients d'ordre matériel, s'ajoutait ce que l'on pourrait appeler un inconfort intellectuel. Il fallait ménager le papier qui devenait de plus en plus rare et mauvais ; la poste ne fut rétablie que sur la fin de l'hiver ; on correspondait par messagers improvisés et fantaisistes. La bibliothèque était peu garnie ; une mauvaise édition de classiques français ; quelques années de la « Revue hebdomadaire », la « Vie à la campagne », « Chroniques de Cunisset - Carnot », un atlas des plantes indigènes. M. Servais prêta, en livraisons, « Le comte de Monte-Cristo » et « La guerre future » du colonel Drient ; la situation s'améliora quand on put faire revenir d'Anvers un lot de livres divers et des ouvrages scolaires. Au début, pas de journaux, puis d'infécondes feuilles de propagande, telles que la « Gazette des Ardennes », « L'Ami de l'Ordre », de Namur, paraissaient, avec intermittences sous la censure allemande : son directeur, M. Delvaux, encouragé par l'évêque Mgr Heylen, faisait son possible pour garder une certaine dignité de ton : il fut néanmoins sévèrement jugé à la libération de 1918 et naturellement désavoué en haut lieu : c'est alors que le journal officieux de l'évêché changea de nom et s'intitula « Vers l'Avenir ». On ne fut vraiment bien informé que lorsqu'on put s'abonner au journal hollandais le « Rotterdamsche Courant » qui donnait les communiqués officiels des deux camps affrontés ; M. Dubois reçut aussi dans la suite le « Berliner Tageblatt » et la « Kölnische Zeitung » ; on y découvrait approximativement la vérité, en lisant entre les lignes, et beaucoup mieux que dans les feuilles publiées en territoires occupés.

La mère de Joseph ne souffrait guère de ce manque de lectures. Elle n'avait jamais été grande liseuse : elle trouvait que son mari et son fils lisaient suffisamment pour toute la famille. Elle se défiait de ces « histoires inventées », romans ou poésies : ce n'est que sur la fin de sa vie qu'elle lut avec intérêt des ouvrages plus sérieux, comme les Mémoires d'Outre-Tombe, de Chateaubriand. Incuriosité étonnante chez une personne intelligente, capable de sentir finement et écrivant avec facilité et originalité, tout au courant d'une plume alerte.

Elle s'adapta très vite à cette vie recluse à la campagne : « je voudrais y rester toujours », écrivait-elle bientôt : adonnée tout à ses tâches ménagères, elle se remettait insensiblement de ses poignants chagrins : la profonde blessure de son cœur maternel, transpercé par la perte de ses trois petites filles, se cicatrisait. Elle mettait la main à la pâte (au propre comme au figuré) ; préparait ses conserves, tricotait, rafistolait à longueur de journées les vieux vêtements qu'il fallait faire durer le plus longtemps possible faute de remplaçants : elle était devenue experte dans l'art de poser de nouveaux fonds de culottes. Et puis son activité s'étendait à tout le village, dans une charité discrète et efficace : tant de malades à visiter, aider, soigner, tant de familles dans la gêne auxquelles elle apportait, avec son sourire, le réconfort matériel et moral. Elle s'épanouissait vraiment dans son rôle d'ange du foyer et de fée. Providence du voisinage.

Il n'en allait pas de même pour M. Dubois. Son caractère ne le portait pas à s'accommoder aux circonstances : l'imprévu le déconcertait ; il avait besoin d'un horaire réglé et imposé. L'inactivité forcée lui pesait. Pourquoi, lui disait-on, ne pas rouvrir l'Institut d'Anvers ? Les jésuites, eux, avaient repris les cours à Saint-Ignace. La situation était toute différente ; leurs élèves étaient des Anversois en grande majorité et leur école, un prolongement de leur collège, alors que l'Institut avait surtout une clientèle étrangère, beaucoup de professeurs dispersés. Les Universités avaient décidé de rester fermées pour la durée de la guerre : on ne pouvait faire exception, ni favoriser les

jeunes gens restés au pays, tandis que tant de leurs camarades étaient sous les armes ; le problème du financement était insoluble. Pratiquement, rentrer en ville et essayer de s'y rendre utiles, c'était augmenter le nombre des gens à secourir. A Finnevaux, on pouvait plus facilement se tirer d'affaires, matériellement. M. Dubois, en attendant mieux et en ruminant sur les malheurs présents, s'improvisa instituteur de ses deux plus jeunes fils ; il aurait pu les confier à l'école du village, mais il lui fallait une occupation réglée. Il s'aperçut de la difficulté pour un professeur d'Université, de se mettre au niveau de jeunes élèves. Godefroid Kurth disait que rien ne lui avait coûté plus de peine que la rédaction de son « Histoire de Belgique » racontée en 29 leçons aux enfants des écoles. Il ramena plus tard de Bruxelles quantité de livres anglais, de la collection Tauchnitz, qu'il préférait aux ouvrages en allemand, malgré sa parfaite connaissance de cette langue. En amateur de géographie et de précision, il suivit sur des cartes détaillées et l'Andrees Hand Atlas le détail des opérations militaires ; enfin, il eut l'occasion en 1917 de donner à Bruxelles une série de cours sur l'histoire de l'Etat Indépendant du Congo et sa reprise, comme colonie, par la Belgique. Mais comme il n'était pourvu d'aucune occupation matérielle, le temps lui semblait bien long et des marches forcées ne parvenaient pas à l'abréger. Aussi, est-ce avec un grand soulagement qu'il vit la fin de son exil à Finnevaux, tout au contraire de sa femme qui s'y était incrustée et ne le quitta qu'à son extrême déplaisir.

Pour être équitable, il faut mettre en regard des inconvénients que l'on vient d'énumérer, les privilèges dont on jouissait à Finnevaux par rapport aux « gens de la ville ». A mesure que la guerre se prolongeait, ceux-ci ne mangeaient plus à leur faim ; ils en étaient réduits aux fades rutabagas d'un goût sucré et à toutes sortes de produits de remplacement d'une valeur nutritive discutable ; et leurs économies fondaient à vue d'oeil au marché noir. Ils enviaient ceux de Finnevaux avec leurs poules et leurs chèvres ; avec leur cochon, nourri de pommes de terre (quel scandale !), prometteur de jambons, de boudins, de petits salés ; quel grand jour que celui où le tueur, venu de Mesnil-Eglise, on l'appelait le menteur, lui donnait le coup de grâce ; jusqu'à la vessie qui faisait une excellente blague à tabac. Et puis, on trouvait encore à des prix abordables, du beurre, de la farine, de quoi confectionner de savoureuses galettes, des chaussons, des tartes ; on récoltait ses légumes et les fruits du verger ; et avec les pommes tombées, on fabriquait ce succulent « poirè » à étendre sur le pain en guise de confiture. C'était une opération délicate qui demandait vingt-quatre heures de travail ininterrompu ; il fallait tourner inlassablement la purée dans un grand chaudron, sur un brasier allumé dans la cour ; cette nuit-là, on ne dormait pas. On vivait donc cet hiver à Finnevaux en pleine autarcie, dans un circuit aussi resserré qu'au moyen-âge. « Rien ne se passe aussi insensiblement qu'un hiver à la campagne », remarquait déjà Mme de Sévigné, « cela n'est affreux que de loin ; on dort la plupart du temps » ; et George Sand, plus lyrique, proclamait : « J'aime toujours passionnément l'hiver à la campagne ». Les Dubois, bien nourris, en découvraient peu à peu tous les charmes secrets que n'avaient pas encore vulgarisés les sports sur la neige.

#### EPHEMERIDES

Le 3 octobre (1914), la maison hydraulique de Houyet, située au-delà du pont sur la Lesse et destinée à approvisionner d'eau le château d'Ardenne, est incendiée. Par qui ? Mystère, probablement par des soldats français laissés en arrière et réfugiés dans les bois ; quoiqu'il en soit, des otages sont emmenés à Givet et de grandes quantités d'avoine réquisitionnées. Le 7 octobre, premières gelées nocturnes de cette arrière-saison qui s'annonce magnifique ; on entend toujours au loin le roulement du canon ; on échafaude à nouveau les hypothèses les plus fantastiques ! Il faut songer qu'on n'avait aucune expérience des guerres dans une Belgique en paix depuis quatre-vingts ans, alors qu'en France, par exemple, bien des gens avaient encore des souvenirs précis et personnels de 1870 ; chez nous, rien de pareil, ce qui explique la candeur et le désarroi des

populations qui en étaient restées, dans leurs traditions familiales, au passage des cosaques en 1815 ; à Verviers, parait-il, ils avaient étendu du cirage sur leur pain en guise de beurre ; ici, sur la frontière franco-belge, on se rappelait les rescapés de Sedan et la mort à Beauraing du général Margueritte, succombant aux blessures reçues lors de la célèbre charge de cavalerie des chasseurs d'Afrique. Tout cela est bien loin ! Aussi, lorsque des affiches apposées un peu partout par les Allemands annoncèrent la prise d'Anvers : « ANTWERPEN GEFALLEN ! », personne ne voulut y croire ; le 12 octobre encore, deux automobilistes venus de Bruxelles démentaient catégoriquement cette nouvelle. Or, dès le 9 dans la matinée, Anvers s'était rendu après trois journées de bombardement et la destruction de 300 maisons ; le centre de la ville avait déjà été atteint le 25 août par une attaque de Zeppelin ; mais le réduit national, siège du gouvernement depuis le 18 août avait été tenu plus ou moins à l'écart des opérations par les Allemands fort occupés sur d'autres fronts ; la place ne fut effectivement assiégée que sur la fin du mois de septembre ; la plupart des civils se réfugièrent en Hollande ; l'armée belge réussit miraculeusement à l'évacuer, à la barbe de l'ennemi. Si une partie des troupes dut se rendre en Hollande où elle fut internée, le gros échappa à l'encerclement et parvint à se reformer sur l'Yser et à y résister victorieusement aux offensives d'octobre. Cette retraite d'Anvers mériterait d'être racontée pieusement à nos écoliers, aussi bien que celle des Dix Mille qu'ils déchiffrent en Xénophon ou que celle de Prague en 1742, chantée par Voltaire. On se demande avec étonnement comment cette armée sans traditions, sans entraînement que tout devait démoraliser, a pu se soustraire à la poursuite de l'ennemi. Il est vrai que celui-ci avait négligé de bloquer entièrement la place-forte ; mais pouvait-il imaginer que la garnison en retraite par la seule issue restée libre supporterait des conditions de marche aussi désespérées ? Il faut lire les carnets de route de ceux qui participèrent à cette équipée ; les soldats harassés, devaient se contenter de la maigre ration de vivres de réserves, quatre biscuits et une boîte de Plata ou de sardines qu'ils ne recevaient d'ailleurs qu'aussi irrégulièrement que leur solde ; dans les villages, on leur faisait payer cher une croûte de pain et jusqu'à un verre d'eau ; ils n'osaient se déchausser la nuit de peur de ne plus retrouver leurs chaussures le lendemain ; aussi souffraient-ils horriblement des pieds et ils étaient démunis de couvertures. Les patrouilles allemandes les serraient de près ; c'est une armée exténuée qui fit halte sur l'Yser, une halte de quatre années. Donc, Anvers vide de soldats et d'habitants était aux mains des Allemands depuis trois jours qu'à Finnevaux, on restait incrédule ; c'est qu'on y était plus attentif à ce qui se passait à Givet, où les Allemands faisaient sauter des pans de murailles et réparaient les ponts.

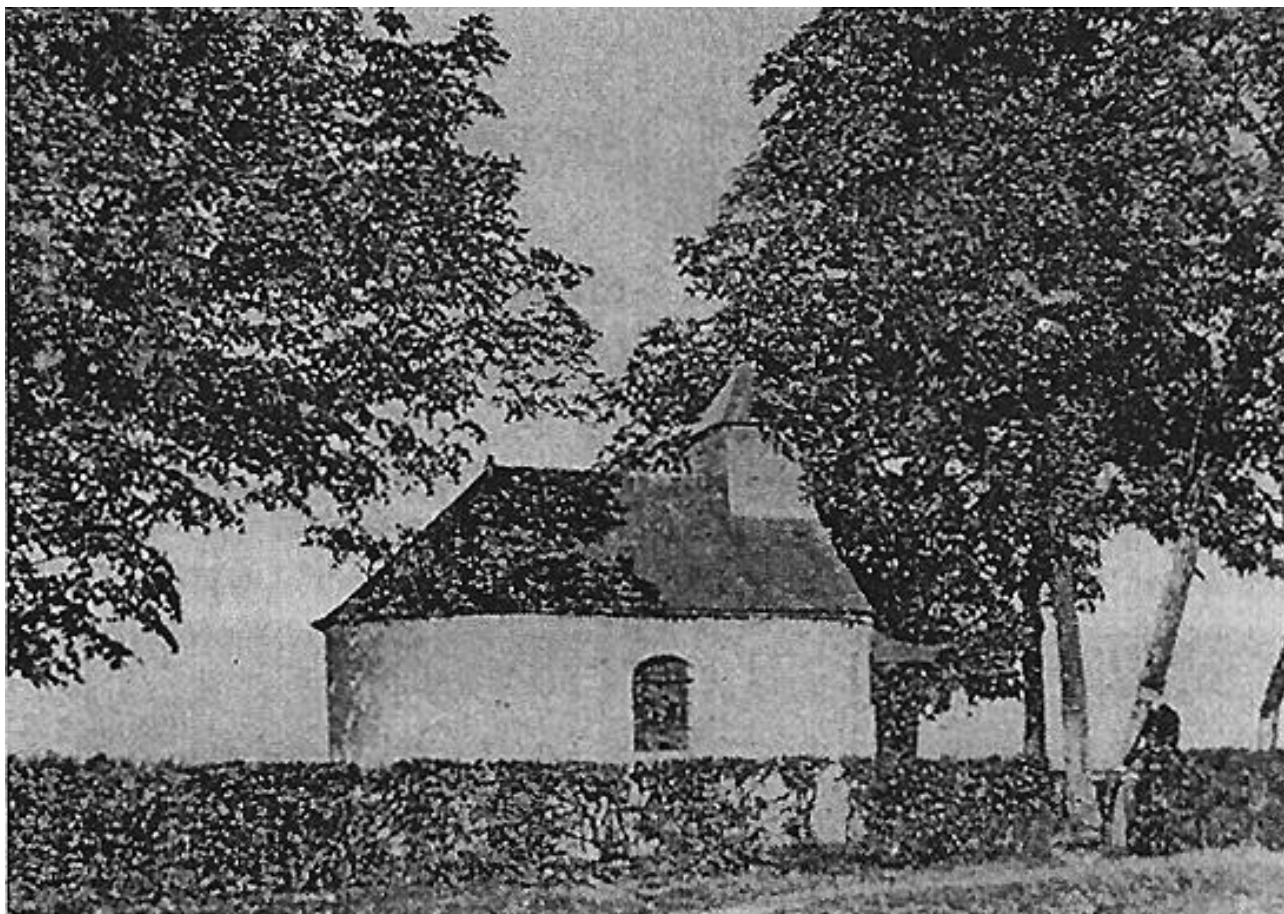
Joseph faisait une longue promenade dans la splendeur automnale des bois ; il admire l'harmonie des couleurs, l'érable doré, le hêtre sanglant, le chêne encore vert ; le froufrou des feuilles qui tombent peu à peu sur le sol lui rappelle la fragilité des spectacles de la nature ; au murmure du ruisseau, miroitant au soleil et dégringolant de cascade en cascadelles répondent au loin de sinistres détonations. Il s'en va à Ferage rechercher ses petits frères qui y ont été faire provision de bois mort ; tout est tranquille sur la route ; mais au retour, quel branle-bas ! Un fourmillement de cavaliers et de chariots, les chevaux fatigués, tête basse ; les hommes avachis, dodelinant de la tête aux cahots de la route ; ils viennent de la région de Sedan, via Bouillon et se dirigeant vers Hastière et Dinant ; tout ce monde campe au village ; granges et remises sont à nouveau occupées. Il en va ainsi pendant trois jours, tandis que des trains entiers descendent de l'Ardenne, chargés d'un matériel hétéroclite. On s'imagine qu'il s'agit d'un recul après une défaite : ce ne sont que vulgaires mouvements de troupes, du front Ouest au front de l'Est, comme il s'en produira encore bien souvent dans la suite. Des patrouilles continuent à battre les bois à la recherche des soldats français qui s'y tiennent cachés depuis la bataille des Ardennes ; ils s'enhardissent même à se ravitailler en plein jour dans les villages ; il en est passé à Finnevaux, en pantalons rouges et poussant une charrette à bras pour recueillir des victuailles ; il leur arrive de tirailler sur les

Allemands, sans se rendre compte des dangers de représailles qu'ils font courir à la population civile. Leur présence tracasse l'occupant qui les traque sans merci, mais avec fair-play, comme en témoigne la proclamation affichée dans toutes les communes de la région ...

Dès que l'on sut de source certaine la prise d'Anvers, on fut assez inquiet sur le sort de la maison de la rue de Vrière, voisine des rues Nationale et du Compromis, où l'on signalait plusieurs immeubles détruits par le bombardement. M. Dubois s'apprêtait à partir pour Anvers s'informer si le concierge était resté en fonction à l'Institut, si la maison avait subi des dégâts, si on pouvait éviter qu'elle ne soit occupée par les Allemands et pour reprendre contact avec les autorités administratives de la ville. Mais dès le 16 octobre, Bon Papa Braun arrivait à Finnevaux, porteur de nouvelles rassurantes : la maison est intacte, à un éclat d'obus près qui n'a pas pénétré bien loin. On l'accable de questions ; avec son optimisme coutumier, il rapporte que si Anvers a dû être rendu à l'ennemi par l'autorité civile, toute l'armée est sauvée ; le général Pau aurait fait adopter cette ligne de conduite ; tout ce qui n'a pu être emporté a été détruit, les tanks à pétrole incendiés, la caisse de l'Etat envoyée en Angleterre ; les Flandres sont occupées jusqu'à l'Yser. De là jusqu'aux Vosges, le front se stabilise ; il faudra bien des efforts pour déloger les Allemands des fortes positions où ils se sont retranchés ; ils ont pénétré profondément en Russie, mais la mort du vieux roi Carol de Roumanie permet d'espérer que ce pays se rangera bientôt du côté de la Triple Entente.

Bon Papa apportait des livres de lecture, des patins à roulettes, don de Philomène à ses neveux et des bougies. Il prolonge son séjour réconfortant jusqu'au lundi 19 octobre et promet de faire rechercher à Anvers, entre autres objets utiles, vingt pots de beurre de conserve (soit 200 kg), à partager entre la maison-mère de Bruxelles et ceux de Finnevaux qui se sanctifient dans l'exil (sic). Le sel qui les recouvre doit rester bien humide ; il faut l'enlever quand on entame le pot et le remplacer par de l'eau bouillie légèrement salée. Bon Papa repart avec une terrine de pâté de lièvre et un morceau de boeuf fumé ; la graisse qui est étendue sur le pâté peut encore être utilisée. L'approvisionnement en farine est la grande affaire du moment ; en avez-vous ? C'est la première question que se posent deux personnes qui se rencontrent. Officiellement, son exportation hors des villages est interdite ; mais les accapareurs s'initient rapidement à leurs fructueuses opérations et on en trouve, par leur intermédiaire, à des prix qui ne cessent de hausser.

On ne peut songer à recopier les pages en détail... contentons-nous de l'essentiel... les grues passent dans le ciel en vols triangulaires ; elles annoncent les prochains frimas ; la première neige tombe le 20 novembre. On organise l'horaire de la journée, un horaire presque conventuel. A 7 h, et bientôt 7 h 1/2, la messe, dans une église à peine éclairée et frigorifiée ; de 9 h à 10 h 1/2, classes et études ; jusqu'au diner, travaux domestiques ou marche ; item après le repas ; de 3 h à 4 h classes et études ; 5 h, chapelet à l'église ; 5 h 1/2, goûter et souper réunis pour économiser les provisions ; lecture de l'Evangile et jeux de société ; à 8 h coucher.



Chapelle N-D de la Salette située sur la route de Finnevaux à Houyet et dédiée à la 1<sup>ère</sup> reine des Belges.

Aux éphémérides de la nouvelle année 1915, on note en premier lieu la visite bien accueillie de D. Sébastien, venu pédestrement de Maredsous passer avec ceux de Finnevaux ce que l'on n'appelait pas encore un week-end et au 11 janvier, dès 8 h. du matin, celle de Paul de Sadeleer. On assiste le même jour à la messe de l'Adoration de Mesnil-Eglise et on y prend langue avec le messager M. Hoche pour l'acheminement vers Bruxelles de pommes de terre, oeufs et jambons ainsi que de farine de seigle à mélanger si possible avec celle de froment ; on négocie également la vente du foin de Ferage ; on accueille aussi constamment pour le vivre et le logement d'une nuit, des quémandeurs, surtout des ouvriers et ouvrières de Givet et environs, réduits à la mendicité et très reconnaissants de la moindre chose qu'on leur donne de bon coeur. M. Servais a ramené de Bruxelles, outre quelques livres et de l'argent, le texte de la fameuse lettre du Cardinal Mercier, Patriotisme et Endurance, qu'il admire et demande à conserver comme honoraires. On la lit en pleurant d'émotion ; c'est vraiment la voix du défenseur de la Cité qui s'élève pour condamner la

violation du droit des gens, proclamer la bonne conscience du peuple belge, et, en même temps, - on aurait dû se le rappeler en 1940-1944, - dissuader les civils de s'attaquer aux militaires. Mgr Heylen, qui n'avait d'ailleurs signé qu'en rechignant cette lettre collective de l'épiscopat belge, la jugeant sans doute trop fracassante, recommandait de son côté à ses prêtres d'insister auprès des populations pour qu'elles s'abstiennent de tout acte d'hostilité à l'égard des soldats allemands. Il faut leur redire à toute occasion que c'est un crime de tirer sur des soldats...



## REQUISITIONS

Le 25 janvier, journée fatale pour les nombreux noyers qui faisaient la parure du village. Onze victimes parmi les plus beaux, aux propriétaires à les abattre eux-mêmes et à les conduire à Beauraing. Le nôtre, seul rescapé de ceux qu'avaient sacrifiés les bonnes Soeurs, échappe par bonheur à la réquisition ; il a le tronc fourchu trop près du sol ; on raconte que les Allemands recherchent les noyers pour fabriquer des cercueils d'officiers. Il est plus probable qu'ils doivent servir à confectionner des crosses de fusil. Le lendemain, l'ordre est rapporté, trop tard, les beaux arbres gisent à terre ; ceux qui restent debout seront d'ailleurs enlevés eux aussi dans la suite ; le noyer des Dubois, témoin d'un autre âge, poursuivra sa carrière jusqu'à ces dernières années ;



mort de vieillesse après avoir été si souvent contemplé au soleil couchant dans l'encadrement de la fenêtre basse d'une chambrette.

Le 28 janvier, promenade à Givet. Dans un bistrot, des sous-officiers pochards jouent le Père La Victoire, tout en ingurgitant force Dortmund. Au retour, on croise des troupeaux de boeufs, cinq cents, dit-on, à concentrer à Beuraing. Les jours suivants, des trains passent à Houyet, chargés d'automobiles sur wagons plats et de jeunes soldats en feldgrau ; on s'interroge sur leur destination.

Si les journées sont brèves parce que bien occupées, le temps est long et les visites attendues avec impatience ; on tressaille en entendant quelque part un bruit de moteur ; ce n'est peut-être qu'un aéroplane en mission, une batteuse dans une grange. Mais quelle joie quant à l'improviste, une auto, car il en circule encore quelques-unes, vient à déboucher dans la cour ; le 5 février, c'est l'oncle Thomas qui s'amène, comme passager du véhicule privilégié de l'American Commission for Relief. Sont-ce les Américains qui l'intimident ? Il y a peu de choses à communiquer ; on dirait que les nouvelles de la guerre intéressent encore moins les gens de la ville que ceux de la campagne ; ici, on est moins résigné que là-bas à une guerre longue et l'on attend toujours, naïvement, le miracle.

Peu après le passage de l'oncle Thomas, M. Dubois se rend, pour la première fois et dans la neige, à Bruxelles, heureux de sortir enfin de son trou. Il y retournera le mois suivant, à la recherche d'une occupation quelconque lui permettant de faire la navette sans obliger les siens à quitter Finnevaux et la petite vie coite qu'ils y mènent ; il en revient sans avoir rien trouvé, mais néanmoins tout réconforté par cette reprise de contact avec un monde plus civilisé. On annonce la reprise normale de la poste entre Bruxelles et Beuraing ; on ne sera plus tenu de passer par Givet. Deux lettres sont arrivées en retard à l'adresse de Ferage. L'une, sans importance, des Carrières d'Ecaussinnes ; l'autre, du peintre Melchers, celui qui fit le portrait de Mme Dubois, réfugié à La Haye. Il crie au secours et se demande ce qu'il doit faire, étant sans nationalité définie. Le printemps se fait sentir ; les oiseaux deviennent plus bruyants ; lys, pivoines, iris poussent la tête ; le foin de Ferage a pu être vendu. Ernestine a enfin quitté son poste de garde. Elle se morfondait à l'idée qu'on pourrait se passer d'elle à Bruxelles...

Joseph est parti à pied à Maredsous comptant y suivre les offices de la Semaine Sainte. Dans le cimetière d'Hastièrre-par-delà, on exhumait les corps chaulés des civils massacrés le 23 août ; dix-huit victimes ; le curé, M. Schlögel fut tué à Hermeton où il avait été emmené ; l'église récemment restaurée avant la guerre, servit d'écurie et fut le théâtre de scènes d'orgies et de vandalisme. Des soldats de la Landsturm surveillaient l'opération, assis les jambes ballantes sur le mur du cimetière et fumant paisiblement leur pipe. On ne recevait plus d'hôtes au monastère encore tout bouleversé ; Joseph put trouver gîte et couvert à Emmaüs ; les offices, sans mitre ni crosse, en l'absence de l'abbé D. Marmion, lui firent cependant grande impression et D. Sébastien ne lui ménagea pas son temps, cherchant à l'intéresser à ses travaux artistiques. Joseph revint à Finnevaux, toujours à pied, par un autre chemin, comme les Rois Mages, suivant des raccourcis à travers bois et champs, les ruines de Montaigle, Sommière et Dinant, où il retrouva la grande route monotone et coutumière.

Suivant la tradition hospitalière de Finnevaux, largement ouvert, dès avant-guerre, aux neveux et nièces, le jeune Alex Braun vient y faire un séjour de plusieurs mois. Tout à fait gentil, docile et serviable, il s'est vite acclimaté à sa nouvelle vie ; trois cousins du même âge étaient faits pour s'entendre. Il s'amuse de la naïveté du gros Henri, d'un comique déconcertant. Il a été tout de suite adopté par les gamins du village qui lui ont donné le sobriquet de « blanc maillot », à cause de son tricot rayé blanc et bleu. Mme Dubois retrouve en lui des attitudes et le regard songeur du

cher Piccolo à son âge. On se charge de l'engraisser, concurremment avec le régime que lui a ordonné le Docteur Héger et M. Dubois, en vrai maître d'école entreprend énergiquement ce nouvel élève.



**Photo aérienne (1980) de la propriété Warnant  
appelée «al cense Warnant».**

**La vieille tour décapitée apparaît à l'extrême droite du cliché.**